



HAL
open science

La jeunesse des favelas est-elle un acteur politique contestataire ?

Christophe Brochier

► **To cite this version:**

Christophe Brochier. La jeunesse des favelas est-elle un acteur politique contestataire ?. La jeunesse des favelas est-elle un acteur politique contestataire ?, Dec 2009, Saint-Denis, France. halshs-00808690

HAL Id: halshs-00808690

<https://shs.hal.science/halshs-00808690>

Submitted on 5 Apr 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La jeunesse des favelas est-elle un acteur politique contestataire ?

Christophe Brochier¹

Si toutes les études sur le sujet ont montré sans doute possible que les jeunes gens vivant en favelas à Rio de Janeiro ont une conscience assez vive de leur caractère distinctif au sein de la métropole, il n'est pas aisé de déterminer si ces perceptions identitaires sont la source d'une propension à agir en tant qu'agent collectif à l'échelon politique local. Il faut se garder en effet de poser d'emblée, comme on le lit parfois, que les jeunes des quartiers populaires parce qu'ils sont regardés avec méfiance par les autres habitants, sont des agents contestataires politiques dès qu'ils défient l'ordre établi. S'il est indéniable que les Brésiliens depuis au moins les années 1990 affichent une réticence de plus en plus marquée à accepter certaines formes de domination économique, symbolique et sociale, et si l'on constate assez aisément que ces convictions sont partagées *grosso modo* par la plupart des jeunes *favelados*, il n'est pas du tout évident que leur adhésion aux idées militantes dépasse de beaucoup le simple accord verbal. Pour envisager correctement la question, il convient à mon sens d'adopter la focale convenable et de la faire porter sur les bons objets. Cela signifie par exemple qu'il convient de se débarrasser de l'idée que « les jeunes de favelas » constituent un groupe homogène. Il est nécessaire aussi de comprendre ce que peut signifier vivre dans une favela et donc de porter un regard « par le bas » sur les habitants en tenant compte des facteurs concrets qui produisent leurs raisonnements et leurs modes d'actions².

L'activité militante de certains jeunes de favelas

Les « jeunes » des favelas ne sont pas un groupe homogène. La raison essentielle en est que les favelas rassemblent généralement des familles qui ont des histoires personnelles et des positions socio-économiques qui peuvent être assez différentes³. Certaines familles sont implantées dans le lieu depuis quatre générations, ont un logement bien équipé et sont

¹ Sociologue Université Paris 8, laboratoire CREDA (Paris 3)

² Les données utilisées dans ce texte proviennent d'une enquête effectuée entre 2002 et 2007 dans la favela de la Maré à Rio de Janeiro (voir Brochier, 2009).

³ L'idée de la relative hétérogénéité de la population des favelas est un acquis ancien de la sociologie de ces quartiers (voir par exemple Leeds 1969, 1978), mais il est souvent oublié par une partie des commentateurs qui assimilent « pauvreté » et homogénéité.

parvenues à se ménager une insertion relativement satisfaisante dans le monde des emplois populaires. D'autres familles sont à peine arrivées du Nordeste et vivent dans le plus grand dénuement. Entre ces deux configurations, de nombreux cas sont possibles. Ainsi il existe une frange assez réduite de la population jeune des favelas qui étudie à l'université ou dans des instituts techniques. Ils vivent en principe chez leurs parents, travaillent pour financer leurs études et participent souvent à des associations. Ils sont parvenus à forcer le barrage des concours universitaires grâce à des classes préparatoires communautaires et ils sont conscients de l'importance de ces associations pour la mobilité sociale locale. C'est en général parmi cette élite juvénile des favelas que se recrutent les militants les plus visibles. S'ils sont moins investis personnellement dans les « associações de moradores », relativement discréditées et impuissantes depuis leur prise en main par les chefs mafieux⁴, ils prennent part à des programmes sociaux organisés par des ONG. Ils sont la plupart du temps animés de conviction de gauche même s'ils ne sont pas forcément inscrits dans des partis politiques. Cette jeunesse active, cultivée et militante est peu connue en Europe, mais elle existe bel et bien et représente un acteur politique au sens plein du terme, c'est-à-dire une fraction consciente et engagée de manière diverse dans l'expression d'une demande de changement social. Il faut cependant souligner que ces jeunes gens sont assez peu présents sur la scène politique locale et ne sont pas révolutionnaires. Ils participent à des congrès, des manifestations de petite ampleur, des actes de soutien au côté d'habitants menacés d'expulsion, etc. Ils sont plutôt partisans d'une aide sociale poussée auprès du peuple favelado et surtout d'un changement des méthodes policières. Par ailleurs, leur attachement à leur quartier d'origine et leur bagage universitaire plutôt modeste (il y a peu d'étudiants en médecine ou en ingénierie et plutôt des travailleurs sociaux ou des professeurs de sport parmi eux) les pousse plutôt dans le sens de la recherche d'emploi auprès d'ONG. Or, l'effet de l'action de ces ONG sur l'amélioration des conditions de vie des favelados n'est pas toujours patent. Elles obtiennent de l'argent auprès de la mairie ou de fondations pour « conscientiser » les jeunes sur la santé, l'éducation des enfants, proposent de petites formations, incite à mettre sur pieds des « projets de jeunes », etc. Mais elles ne fournissent que peu d'emplois (ce dont en fait les habitants ont le plus besoin) qui reviennent d'habitude à des gens mieux formés que la moyenne locale, ou qui « connaissent les bonnes personnes ». En cherchant à faire leur place individuellement dans les organismes d'éducation ou d'assistance tournés vers les pauvres, la jeunesse militante essaie d'œuvrer pour l'amélioration de la situation des gens des

⁴ Sur l'évolution des associations, voir Pandolfi et Grynszpan (2003).

favelas, mais ils ne se placent pas en position de faire pression politiquement sur les décideurs politiques nationaux ou municipaux.

La violence comme affirmation politique ?

Le fait d'habiter dans une favela ne rend pas forcément les voisins plus solidaires et unis, il en est même assez autrement comme l'attestent les recherches anciennes ou nouvelles faites sur le sujet⁵. L'inflation vertigineuse de la violence dans les années 1980 a par ailleurs rendu les gens encore plus méfiants. On cantonne les interactions au cercle des voisins en limitant autant que faire se peut « les gens pas fréquentables ». L'étranger au quartier inspire l'inquiétude car « on ne sait jamais qui est qui ».

Les *favelados* sont parfaitement conscients du fait que l'opprobre générale qui les afflige vient de la présence de délinquants, dont certains très violents dans les « communautés ». A l'intérieur des limites de la favela, la présence des « bandits » est un mal que l'on supporte car on a peur. Les habitants assez âgés pour cela évoquent avec nostalgie les années 1960-70, c'est-à-dire l'époque où les problèmes n'étaient qu'économiques et architecturaux. Les adolescents qui acceptent de rejoindre les groupes de trafiquants sont donc regardés avec tristesse et sévérité. Ce sont ceux dont « les parents n'ont pas pris soin », ou, sur un registre plus moralisateur, ceux « qui ne savent pas ce qu'ils veulent dans la vie » ou « ne veulent pas se donner de peine au travail ». Les adolescents qui entrent complètement dans la vie du trafic se coupent forcément en partie de leur famille, de leurs voisins, de leurs anciens camarades de classe, de leur instituteur ou de leur entraîneur de football. Ils perdent tout crédit auprès des « gens honnêtes de la favela » et cela d'autant plus que personne ne croit plus au rôle de « défenseur de la communauté » que se donnent parfois les chefs de bandes. Il est en effet assez clair pour la majorité des habitants que le rôle social des bandits n'a pour seule source que la corruption de la police et l'insuffisante présence des organismes sociaux. On fait ainsi appel aux malfaiteurs dominants à contrecœur quand on y est obligé (pour retrouver un petit voleur, faire payer un créancier, calmer un mari violent, etc.) en souhaitant trouver une autre solution pour le futur. Les jeunes recrues du trafic d'ailleurs ne sont guère intéressées par cet aspect « social » du trafic : ils ne veulent que l'enrichissement rapide et la sensation de force que procure le fait de posséder une arme ou d'avoir des amis puissants. Les manifestations

⁵ On retrouve depuis le classique « quarto de despejo » de Maria carolina de Jesus (1960) l'idée d'une vie de voisinage difficile avec des familles repliées sur elles-mêmes ou en conflits avec les autres.

spectaculaires du pouvoir de nuisance ou de rétorsion des chefs de favelas (incendies de bus, barrages routiers, etc.) d'ailleurs ne servent que rarement des intérêts collectifs : il s'agit le plus souvent de se venger ou d'intimider quand on ne cherche pas simplement à extorquer des fonds (voir par exemple les descentes en masse sur les plages). Pour les habitants, ces poussées de violence sont vécues comme une catastrophe qui mettent tout le monde en danger et contribuent à abaisser l'image publique de leur quartier. Alors que la plupart des favelados épuisent leurs forces à essayer de montrer qu'ils sont des gens comme les autres, les méfaits de la fraction la plus incontrôlable de leur communauté vont dans le sens opposé.

Il en va de même pour les comportements des petits délinquants qui fournissent les quartiers en produits volés. Ce marché parallèle peut dépanner en cas de nécessité, mais il montre « le mauvais chemin » aux enfants qu'on aimerait mettre sur la voie du travail honnête. Les petits voleurs sont vus comme des pré trafiquants qui viennent de familles sans morale. Encore une fois, les mécanismes de solidarité qui font le lien entre les « déviants » et les autres ne viennent pas d'une identité collective qui serait défendue par des actes de rebellions contre la société injuste, mais de la détestation générale vis-à-vis des forces de police. On ne prend le parti du petit voleur que parce que l'on voit la police comme bien pire. Mais on sait fort bien qu'en dehors de la favela on peut être soi-même victime des agressions commises par l'un des jeunes de son propre quartier.

La portion déviante de la jeunesse de la favela ne fait donc pas œuvre de contestation sociale ou politique à Rio de Janeiro. Les chefs du trafic organisé sont prêts à toutes les compromissions avec les autorités (police, politiciens, etc.) mêmes les plus corrompues et rétrogrades dès lors qu'ils y ont un intérêt. Les petits délinquants qui travaillent dans le centre et se réfugient le soir venu dans l'espace protecteur de la favela ne font que renforcer l'image détestable de l'habitant des quartiers pauvres et en évitant de jouer le jeu ordinaire de la réussite sociale par le travail ils ne renforcent pas la demande populaire pour un enseignement technique de qualité. Ils contribuent à l'inverse à confirmer l'idée assez répandue chez les gestionnaires du système scolaire que la tâche première du système scolaire public n'est pas de préparer à un métier, mais d'éviter de glisser dans la marginalité.

Les jeunes ordinaires et l'attentisme social

Toutes les favelas de Rio ne se ressemblent pas : certaines sont anciennes et bien installées, d'autres sont plus récentes et plus précaires ; certaines sont isolées en colline et de petite

taille, d'autres sont vastes, bien situées et sur terrain plat. Certaines favelas enfin sont dirigées informellement par des trafiquants de drogue, d'autres par des « miliciens »⁶, les dernières échappant à la tutelle de chefs non autorisés. On ne vit pas dans ces différents espaces physiques et sociaux de la même manière.

Dans les grandes favelas en voie d'urbanisation, les jeunes gens se sentent appartenir pleinement au « peuple » de la ville, c'est-à-dire aux classes populaires laborieuses. Le fait de vivre dans des quartiers où les « marginaux » abondent (bandits, voleurs, consommateurs de drogue, mais aussi alcooliques dépendants, mendiants, prostituées, etc.) les sensibilisent assez tôt aux impératifs moraux de la conduite de l'existence. Leurs parents sont hantés par la peur des « mauvaises fréquentations » et nombre d'entre eux incitent les adolescents de la famille à les suivre dans le choix d'une église. Les garçons et les filles qui deviennent des fidèles des nombreux lieux de culte sont d'ailleurs fiers d'avoir montré les qualités personnelles conduisant « aux bons choix » dans l'entrée à l'âge adulte. Le défi principal pour eux se résout au niveau de la famille et du cercle des plus proches amis et consiste à ne pas devenir un marginal ou « un bon à rien » mais au contraire un « travailleur ». Ils apprennent d'ailleurs rapidement à se tenir à l'écart des gens « au comportement douteux » et ils disent volontiers que s'ils « connaissent tout le monde », ils n'ont que peu de « véritables amis ». Ils guident finalement leur entrée dans l'âge adulte par le désir de montrer leur normalité sociale. Dans ce cadre, l'école est un outil précieux. « Etre étudiant » sert plus à s'occuper et à faire la preuve que l'on se comporte comme tout le monde qu'à acquérir une culture ou un savoir monnayable sur le marché du travail. Gagner sa vie est ensuite affaire de « débrouille » : il faut rendre des services au politicien local quand une occasion se présente, faire jouer un « piston » pour obtenir un petit poste, obtenir à temps les « tuyaux » au sujet d'une formation ou d'une place temporaire. Cette manière de raisonner est particulièrement terre à terre et ancrée dans le concret. La politique ou les grandes ambitions ne la concernent pas. S'ils apprécient Lula et demandent des politiciens plus honnêtes les jeunes gens des favelas disent également tous que s'ils détenaient un poste à responsabilité, ils « voleraient » pour eux et pour leurs proches. S'ils raisonnent de manière individualiste c'est aussi parce que par manque d'expériences sociales ils ont pratiquement naturalisé leur environnement social. Leurs compagnons de jeu dans la petite enfance seront aussi leurs voisins à l'âge adulte et ils

⁶ Depuis quelques années les favelas situées dans la ville de Rio connaissent la montée d'un phénomène déjà ancien dans les quartiers de banlieue : des policiers à la retraite ou en activité chassent les trafiquants mais demande en échange aux habitants une contribution financière régulière pour maintenir l'ordre.

déclarent volontiers qu'ils aimeraient se débarrasser de l'emprise de ce monde social relativement fermé alors qu'ils sont viscéralement liés à lui.

* * *

Ces attitudes conformistes, à petites vues, somme toute assez classique chez les classes populaires, ne doivent cependant pas nous porter à conclure que rien n'a changé depuis les années 1950. Certes, les membres des classes populaires continuent à suivre la société locale quand celle-ci prend pour étalon du carioca type le membre des classes moyennes de la zone sud. Mais désormais, une partie importante des populations démunies a le sentiment d'être moins loin du modèle de la normalité. Des centres commerciaux confortables ont été construits près de certains quartiers pauvres et ils les fréquentent, s'adonnant ainsi superficiellement aux mêmes loisirs que les gens aisés. Le réseau de bus officiels ou de « combi » leur permet d'accéder comme les autres à leur lieu de travail. L'école les emmène désormais aux portes de l'université et certains d'entre eux obtiennent des emplois de bureau. De même certaines favelas sont aujourd'hui pourvues d'équipements collectifs et on peut y faire du sport, de l'informatique ou y acheter des vêtements à la mode. Cette sensation de proximité renforcée avec les strates supérieures de la société ne s'appuie pas sur une unité militante face à des situations d'extrême injustice avalisées par la puissance publique. Depuis les années 1990, l'Etat brésilien est devenu plus clairement social et porté à l'assistance. La jeune génération n'a plus l'impression que l'amélioration de la qualité de leur vie se fait par le militantisme officiel ou de quartier, puisque l'Etat, les mairies, et leurs relais associatifs apportent spontanément des aides dont ne pouvaient rêver leurs parents. L'école, qu'ils fréquentent chacun en moyenne plus d'une dizaine d'années, les habitue à cette nouvelle donne. Ils découvrent des personnels de petite classe moyenne bienveillants et qui se laissent facilement débordés par le chahut⁷. On ne leur demande plus l'obéissance mais des « attitudes citoyennes » avec une liberté de mouvement maximale. Ces diverses formes d'assistance sont cependant données en grande partie sous le registre d'une modernisation morale de la vie publique : le Brésil ne peut plus prétendre se faire reconnaître comme un grand pays s'il ne met pas fin à certaines situations trop honteuses. Mais cet aspect moral a sans doute aussi une dimension individuelle : la société brésilienne ne partage pas l'idée européenne que la pauvreté n'est jamais méritée et que toute manifestation de mécontentement doit être corrigée par une intensification de l'aide sociale. Les Brésiliens pauvres sont eux-mêmes souvent

⁷ Voir sur ce point : Brochier (2007).

hostiles à l'idée que tout le monde doit être aidé : seuls ceux qui se détachent des « paresseux et bons à rien » en montrant qu'ils veulent suivre la société « normale » doivent bénéficier de la solidarité nationale. Ils sont donc prêts à accepter le défi de l'intégration par le travail, la religion et l'école, qui dépend cependant des opportunités économiques. En ce sens les choix économiques les plus importants sont finalement des choix techniques qui amèneraient une relance de l'embauche ouvrière dans la région de Rio. On comprend mieux pourquoi dans ce cadre, les trafiquants de drogue qui distribuent des revenus à ceux qui attendent un emploi jouent un rôle complexe. Ils cristallisent la particularité incontournable de la favela et maintiennent les habitants dans un halo de marginalité symbolique qu'apprécient certains adolescents avides de démonstrations de force. Mais ils ne représentent un modèle que pour peu de garçons et bloquent certaines voies ordinaires de promotion sociale. Leur présence attise la dimension morale de la vie dans ces quartiers et focalise l'attention des organismes d'assistance sur la question des « classes dangereuses ». La prise en compte des discours revendicatifs ou agressifs de certains jeunes des quartiers pauvres ne peut donc être prise pour « politique » qu'en saisissant le contexte dans son ensemble. Les déclarations masquent souvent des comportements qui n'ont de sens qu'en fonction du quotidien et des valeurs locales. Il ne faut pas oublier ainsi que la stratégie la plus courante des gens concernés est l'accommodement et que la violence ou le militantisme ne concernent qu'une partie réduite des *favelados*.

Références

Brochier, Christophe (2007) : « Que transmet l'école publique au Brésil ? », *Temporalités* n°6/7, pp. 77-95.

Brochier, Christophe (2009) : *Les collégiens des favelas*. Paris : Editions de L'IHEAL.

Jesus, Carolina Maria de (1960) : *Quarto de despejo*. São Paulo : Livraria Francisco Alves.

Dulce Chaves Pandolfi, Mario Grynszpan (2003) : *A favela fala. Depoimentos ao CPDOC*. Rio de Janeiro: Editora FGV,

Leeds, Anthony (1969) : « The significant variables determining the character of squatter settlements », *America Latina*, vol.12, n° 3, pp. 44-84.

Leeds, Anthony, Leeds, Elisabeth (1978) : *A Sociologia do Brasil urbano*. Rio de Janeiro : Zahar.